

Le maréchal de Gassion a eu pour père messire Jaques de Gassion, second président au mortier du parlement de Pau, à présent de Navarre, qui avait été procureur général au même parlement, il était lui-même fils de messire Jean de Gassion, aussi second président en ce parlement-là, où il avait passé par toutes les belles charges; et sa vertu fut en grande estime à Henri le Grand (Henri IV), qui s'y connaissait fort bien en hommes.

Retournons à notre maréchal, dont la vie est assez pleine de gloire sans rien emprunter de celle de ses aïeux. Il a eu quatre frères et deux sœurs; l'aînée fut mariée au sieur d'Espalungue, gentilhomme béarnais; la cadette au sieur d'Artagnan, gouverneur de la forteresse de Montaner en Béarn, et lieutenant de Roy en la ville et pays adjacent de Bayonne, sous le comte de Grammont-Toulangeon, frère du maréchal de Grammont. L'aîné des frères du futur maréchal exerce la charge de président au mortier du parlement de Navarre, et celle d'intendant de la justice,...Le second est le sieur de Pont d'Oly, demeurant en Béarn. Le troisième, le sieur de Bergeré, colonel d'un régiment de cavalerie et maréchal de camp. Son cadet est l'abbé de Gassion, nommé par le Roi à l'évêché d'Oléron, aussi en Béarn, et à l'abbaye.

A l'âge de seize ans, notre Gassion ayant balancé dans son esprit les divers emplois de la robe à laquelle ses parents le destinaient, et voyant l'office de président au mortier occupé par son aîné, ne jugeant point d'autre charge en la robe digne de lui, il se résolut à prendre les armes, en ayant facilement obtenu la permission de son père, bien aise qu'il se présentât occasion à une partie de sa famille de reprendre l'épée qu'elle avait quittée. Le chef de cette famille, qui faisait profession des armes, n'ayant laissé que des filles.

La France étant alors tranquille, comme tous les Etats voisins, à la réserve de l'Italie, il y alla servir le duc de Savoie, et ayant fait commandement à tous ses sujets de quitter le service de ce duc qui favorisait lors le parti des ennemis de Sa Majesté, il retourna en France avec le sieur de Vignoles, gentilhomme béarnais, maréchal de bataille et son maître de camp; et étant de retour au Pas-de-Suze, il fut reconnu avoir si bien fait en toutes les occasions, dans sa

condition de simple cavalier, qu'il fut fait cornette de la compagnie de chevau-légers du capitaine Philippe, qui servait dans l'armée française. Sur quoi l'accommodement ayant été fait entre Sa Majesté et le duc de Savoie, et sa compagnie devint inutile et fut cassée.

Ne pouvant demeurer les bras croisés, et ayant entendu parler des hauts faits du Roi de Suède et de l'irruption qu'il avait faite presque en même temps en Allemagne, qui se trouvait par ce moyen le vrai théâtre de la guerre, qu'il choisit quinze ou vingt cavaliers de sa compagnie, et avec cette petite troupe s'en alla en Allemagne. Gassion, n'eut pas plus tôt abordé l'armée de ce conquérant que la fortune lui présenta l'occasion de lui parler. Le Roi de Suède se promenait par hasard sur le même bord de la mer où le vaisseau de notre chevalier errant avait posé l'ancre.

Il reconnut le Roi de Suède qu'il trouvait à sa rencontre. Il le salue, lui découvre son dessein que ce Roi agréa, et par l'usage de la langue latine qui était familière à ce grand prince, et que notre Gassion n'avait pas oubliée pour lui avoir ajouté l'allemande, la flamande, l'italienne et l'espagnole, il n'eut pas beaucoup de peine à s'insinuer dans l'esprit de ce prince. Lui ayant un jour demandé s'il lui ferait bien une compagnie de cavalerie française, notre aventurier n'hésita point à lui promettre.

S'étant là trouvé un gentilhomme parisien qui lui offrait d'en faire les avances, il le prend au mot, s'envient en poste à Paris, y lève en six jours quatre-vingt-dix hommes bien faits qu'il emmena avec lui en Allemagne, ayant, par l'ordre qu'avait donné le Roi de Suède, trouvé sur son chemin à Hambourg des chevaux pour les monter et l'argent qu'il rendit ensuite à celui qui lui avait avancé de quoi faire cette levée, et qu'en reconnaissance de cette obligation il avait fait son lieutenant de cette compagnie.

Il fit la guerre en Allemagne avec cette qualité de colonel jusques après cette sanglante bataille de Lützen, où le Roi de Suède triompha de ses ennemis par sa mort et après sa mort même, et n'en retourna qu'avec le duc de Weimar. S'étant séparé du duc de Weimar, il alla servir sous le maréchal de La Force en Lorraine, où, en l'an 1635, il tailla en pièces, auprès d'Epinal, dix compagnies d'infanterie; à Brugères, Dompayre et autour de Rambervilliers, défit par trois fois seize cents Lorrains, dont neuf cents demeurèrent sur la place, et y gagna quatre cents chevaux.

En l'an 1636 il défit deux compagnies de Croates entre la Bourgogne et Mirecour, et servit utilement sous le marquis de La Force à la défaite de deux mille Impériaux aux portes de Ravon, où le général Coloredo fut fait prisonnier.

En 1637 il enleva un quartier aux mêmes Impériaux dans le Luxembourg, et leur tua plus de cent et d'autres encore et fit quantité de prisonniers.

En 1638, il prit part au siège du Catelet. En 1639, sous le maréchal de La Mesleraye, son abord, à la teste de quinze cents hommes qu'il commandait, lui fit rendre le château de Trimque, près d'Arras.

Il fut choisi par le Roi pour dissiper une racaille de paysans et de malotrus qui s'étaient mis en armes, nommé Va-nu-pieds ; qui, après les avoir divisé, il les défit, en ayant tué une partie sur la place.

En 1640, ayant été commandé d'aller escorter, avec le vicomte de Monbas, nos fourrageurs aux environs d'Arras, ayant à cet effet six cents chevaux et sept cents mousquetaires ; les ennemis en furent avertis et les fit charger par deux cents cavaliers, soutenus de loin par trois mille autres, ce colonel les contraignit à fuir après leur avoir tué quarante hommes.

En 1641, ayant eu ordre d'assiéger la ville de Lillers, à trois lieues d'Aire, où les ennemis se vantaient de faire grande résistance, à peine l'eut-il sommée, qu'elle se rendit après quelques mousquetades et à la menace seule du canon. La même année, il défit près de La Bassée sept cornettes de Croates, commandées par le comte Ludovic, il lui enleva son quartier, et lui donna une si

rude camisade qu'il le contraignit de se sauver en chemise dans Lille, après qu'il eut vu sa garde avancée, composée de cent cinquante hommes, entièrement défaite, cent des siens faits prisonniers, tout son bagage perdu, chevaux, charrettes, et toutes les femmes et filles, jusques à la sienne.

Etant, en 1642, commandé par le maréchal de Grammont, il fit encore enlever un quartier de Croates près de Lille, la nuit était très obscure, la pluie très importune, disant à ses compagnons que c'était le bon moment, car les ennemis n'étant pas sur leurs gardes.

En 1643, sous le duc d'Enghien, à la bataille de Rocroi. En 1644, sous Son Altesse Royale, il s'empara de plusieurs forts près de Gravelines.

En 1645, sous Son Altesse Royale, en Flandre, il continua ses soins et son courage à la prise de plusieurs forts auprès d'Uate, où il tua trois cents des ennemis et en prit deux cents. A la prise de Mardick, il chassa Lamboy qui venait à son secours; reçut une quinzième blessure à la prise de Link, qui était une mousquetade dans le bras, laquelle n'empêcha pas qu'il assistât encore à la prise de Bourbourg, et puis à celles de Béthune, de Lillers et de Saint-Venant.

Ayant assiégé Lens, il reçut un coup de mousquet à la tête. La nature aida à la guérison ; par un mouvement du maréchal, la balle s'écarta de l'os le courier que le Roy lui avait envoyé à Arras, où il fut porté le lendemain pour y être pansé plus commodément, étant parti trois jours après le coup reçu, et encore un autre gentilhomme que Son Eminence lui avait envoyé, et qui ne l'avait quitté que le quatrième jour de sa blessure, firent le même rapport.

Il signa une lettre qu'il avait dictée deux heures avant sa mort, n'ayant pas encore perdu l'usage de la parole. Ainsi mourut, avec un jugement aussi sain qu'il l'eût jamais ; c'est-à-dire très grand, le 2 de ce mois, et le 4 de sa blessure, sur les trois heures après midi, à ce moment toute la France pouvait dire qu'elle perdait l'un des plus courageux et plus hasardeux guerriers de notre siècle, au commencement de sa trente-huitième année.